

Lydia Flem

PARIS
FANTASME



LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Lydia Flem

Paris Fantasme

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-147006-2

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Dans chacune de ces vies, on pourrait pénétrer un peu, assez pour se donner l'illusion que l'on n'est pas rivé à soi-même mais que l'on peut habiter brièvement, ne serait-ce que pour quelques minutes, le corps et les pensées d'autres personnes.

Virginia Woolf,
Street Haunting : A London Adventure

Sur le seuil

À l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation, le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien.

Freud, *Malaise dans la civilisation*

Le sentiment d'être chez soi quelque part

Qu'est-ce qui donne le sentiment d'être chez soi quelque part ? D'habiter tout à la fois son corps, sa maison et le monde ?

Cette question m'accompagne depuis toujours.

Aussi loin que remonte ma mémoire, depuis que j'expérimente le dedans et le dehors, le familier et l'inconnu, le soi et les autres, je m'interroge.

Le plus souvent, la question chuchote, balbutie, murmure, comme en fond sonore, lointaine, à peine audible, puis, soudain, elle éclate, tonne et vrille.

Têtue. Je ne peux lui échapper. Elle insiste, s'infiltrer sous mille masques, vient, revient, me provoque : es-tu chez toi ici ? Ici plutôt que là-bas ? Te sens-tu à la maison ? Éprouves-tu un sentiment de sécurité, de sérénité, en toi-même et dans l'espace qui t'accueille ? Suffisamment à l'abri de l'hostilité possible du monde pour y faire ton nid, ton cocon, ton île ? Y déposer sans inquiétude ton intimité, y vivre ta subjectivité ? Peux-tu affirmer que c'est ici que tu souhaites vivre ? Es-tu dans ton élément ? Éprouves-tu, malgré les turbulences de l'existence, une sensation minimale, suffisante, de quiétude, de stabilité, d'habitude douce et confortable, et, pourquoi pas, d'enthousiasme ? T'es-tu approprié l'environnement qui t'entoure, y trouves-tu une atmosphère stimulante, bienveillante ? Est-ce un lieu qui te fait rêver ? Y vois-tu de la beauté ? As-tu le sentiment d'avoir posé tes valises sans poursuivre le souhait d'un ailleurs ? As-tu apprivoisé cette part d'espace et, inversement, te sens-tu adoptée par le lieu où tu vis ? Es-tu une enfant du pays ?

Nuit après nuit, cette interrogation hante mes rêves de maisons sans escaliers, d'espaces impossibles à franchir, d'échafaudages confus et dangereux à escalader, qui ne mènent jamais nulle part, certainement pas là où je souhaiterais me rendre.

Cette question vitale, existentielle insiste jusqu'à l'absurde. Je dois me résoudre à cesser de l'éviter, d'y répondre par de faux-semblants, je dois désormais l'affronter.

Problèmes impossibles et indéterminés

Nos questions les plus intimes patientent toute une vie, sans disparaître ni renoncer, elles nous accompagnent puis vient un moment où elles sortent de l'ombre. Elles attendent, puis exigent nos réponses. Il est l'heure, disent-elles. Tu as assez tergiversé, oublié, déplacé, réprimé, nié, dénié, refoulé, minimisé, occulté, enfoui, travesti, embrouillé, mis sous scellés, trahi. Cela suffit. Stop. Basta. Rends-toi, renonce à ce jeu de cache-cache avec toi-même. Réponds à présent ; différer n'a plus de sens. Tu t'empoisonnes l'existence. Écoute la question et réponds-y. Est-ce ici que tu te sens chez toi, en paix avec le monde qui t'entoure ? Ce lieu est-il l'endroit d'où tu peux, à tout moment, partir et désirer revenir ? As-tu fait tien ce port d'attache ? Ou demeures-tu la passagère clandestine de ta propre vie ?

Cette interrogation m'opprime, c'est une équation impossible à résoudre. Dans les feuillets d'un cahier d'algèbre de mon père, retrouvé dans la maison de mes parents, une page m'a fascinée. De son écriture déliée et souple, tout à la fois fluide et obstinée, il avait tracé ce titre d'exercice qui résume l'enjeu terrible et magnifique de toute vie : « Problèmes impossibles et indéterminés ».

Ne suffit-il pas que l'existence humaine soit impossible, faut-il qu'elle soit de plus indéterminée ?

Pour les mathématiques, une équation qui admet plusieurs solutions, même une infinité de solutions, est dite « indéterminée », définition qui est sûrement plus habituelle dans notre expérience sensible que l'équation « déterminée » qui n'admet qu'une seule solution ; bien que cela puisse, de temps en temps, nous arriver aussi, même si nous ne sommes ni des chiffres ni des nombres. Quant à l'équation « impossible », elle n'admet aucune solution.

Ces formulations me plongent dans la perplexité, et pourtant, sous leurs allures de haïku ou de koan, j'y perçois un je-ne-sais-quoi d'étrangement familier.

Peut-être mon père m'a-t-il laissé en héritage cette philosophie paradoxale, énigmatique, exigeante, d'une beauté surprenante et sage, qui invite à ne pas chercher de solutions, ou à les accepter, indifféremment, toutes, aucune ou seulement l'une d'entre elles, selon le champ infini des possibles.

Suis-je prête à devenir l'héritière du legs paternel, à relever son défi, à recevoir ce don des perspectives obliques sur l'existence, à faire miennes les « solutions impossibles et indéterminées » ?

Longtemps, j'ai espéré que mon père me raconterait comment il avait navigué au travers des tempêtes de son existence sans couler, comme la devise de Paris qu'il aurait pu faire sienne : *Battu par les flots mais ne*

sombre pas. Ses manières de transmettre étaient rarement frontales. Il jouait de l'humour, de l'ironie, de l'effet de surprise, avec un mélange subtil de réserve et d'enthousiasme, de gaieté généreuse, de tendresse, et soudain de silence, de fermeture incompréhensible, sans appel.

Depuis que je suis née, je n'ai cessé de le voir « nidifier », tel un oiseau qui, brindille après brindille, façonne le plus douillet des abris. Le vrai dénuelement, pour lui, son désarroi, c'était une chambre sans rideaux. Attaché à me donner l'enfance qu'il n'avait pas reçue, il aimait me raconter des histoires qu'il inventait soir après soir, qui tournaient, toutes, autour du thème de David l'emportant sur Goliath, dans les multiples variations de sa fantaisie : c'étaient des navires ou des chats qui partaient au loin, en Chine, au Japon, dans des contrées inconnues, apprenant tout aussitôt la langue du cru, se débrouillant à travers les tribulations et les turbulences du voyage. Une vertu dominait les autres, celle qu'il souhaitait, soir après soir, transmettre à sa fille : la rapidité d'adaptation, l'intelligence rusée, la mêtis des Grecs anciens, celle qui permet d'inventer une solution inattendue, de renverser l'équilibre apparent des forces, pour triompher de l'adversité, survivre en toutes circonstances. Affaire de tact, de flair, de clairvoyance, de perspicacité, de souplesse, d'intuition, d'inventivité.

Je me souviens d'une conversation récurrente autour de la table familiale, une sorte de jeu en écho aux

récits nocturnes, un entraînement implicite : « Si tu te perdais dans une ville lointaine, que ferais-tu ? Comment retrouverais-tu ton chemin ? » Une fébrilité inquiète teintait la voix parentale. Je devais démontrer que j'étais à la hauteur, capable d'imiter les félins aux mille tours, ou les petits bateaux de sauvetage plus habiles que les arrogants paquebots.

À demi-mot, j'ai entrevu que mon père avait cruellement souffert du destin tragique de sa famille, jeté hors de sa trompeuse terre d'accueil, de sa ville natale, Saint-Pétersbourg – renommée Petrograd au moment de sa naissance, puis Leningrad –, mais qu'il continuait d'appeler du nom de son fondateur, le tsar Pierre le Grand. L'Union soviétique avait apporté la ruine à ses proches, l'exil et la misère, la mort de son père – mon grand-père Chaïm aux yeux si bleus, aux petites lunettes cerclées de métal, ingénieur qui aimait lire et écrire, assassiné par un passeur à la frontière russo-finlandaise, alors qu'il tentait de rejoindre Hambourg pour y retrouver des cousins qui s'y étaient déjà installés, qui pouvaient les accueillir, lui, son épouse et ses deux fils –, le désespoir de sa mère, Rose, dont il fut impitoyablement séparé, l'éloignement de son frère aîné, Wladimir, la succession d'errances à travers l'Europe, sans qu'aucun État, aucune nation, aucun pays ne se révèle un asile protecteur, un lieu libre et solide, un port franc.

Traumatisme en héritage : fuir sur les chemins de l'exil et des persécutions – Staline, Hitler, leurs

complices, et toutes les indifférences –, la peur au ventre, le souffle coupé, l'angoisse diffuse dans tout le corps.

Résistance en héritage : comme le ver qui traverse la pomme, ne jamais abandonner, ne jamais désespérer, compter sur ses propres forces, avancer toujours, pas à pas, avec ténacité, endurance, courage. S'opposer, se préparer, agir. Rire et chanter plutôt que pleurer. Donner priorité à la vie. La vie comme la forme de vengeance la plus irréductible, la plus absolue. La vie envers et contre tout.

La vie comme le prénom de mon grand-père paternel, Chaïm, qui signifie la vie en hébreu.

La vie en héritage.

Sur le divan : l'énigme du Château

Tout au long de mes séances d'analyse, je n'ai cessé de m'interroger sur l'énigme de l'Arpenteur de Kafka : comment entrer dans le Château ? Comment pénétrer ce lieu de toutes les attentes, de tous les désirs, dont l'imposant portail demeure obstinément clos. Quelles sont les règles à respecter pour y parvenir ? À quels tours et détours faut-il se soumettre pour y être invitée ? Y a-t-il des privilèges de naissance, des marques qui en autorisent ou en interdisent l'accès ? Comment s'y prendre ? En épousant quelque autochtone du lieu ? En pactisant avec des monstres ? Quels

sont les secrets de ce protocole hermétique, hostile, inextricable ? Y parvient-on seulement le temps d'une existence humaine ?

Ni la séduction, ni la force, ni la patience, ni l'excellence, pas même l'humilité ou l'arrogance, rien n'opère. Aucun code, aucune clef ne peut venir à bout de cet impossible, de cet incompréhensible impossible.

Plus tard, bien plus tard, la prise de conscience a jailli : il ne s'agissait pas d'enjamber ou non le seuil, d'être invitée ou refusée à traverser la frontière. On ne pouvait solliciter aucun droit, aucun bordereau, aucun tampon. Nulle demande d'adhésion à quelque cercle secret avec le parrainage de membres protecteurs n'était à l'ordre du jour. L'étrangeté de cette barrière invisible protégeant la forteresse de toute visite indésirable tenait à un paradoxe : il était absolument interdit d'y entrer, de vouloir y accéder, il était seulement permis d'y être déjà. Se mettre en quête d'une quelconque autorisation menait à une condamnation à perpétuité. On ne peut se projeter de l'autre côté de la porte que si on s'y trouve avant même d'avoir fait le premier pas. Comment entrer dans le Château sans y être déjà, puisqu'il est interdit à l'Arpenteur d'y entrer ? Je suis cette Arpenteuse, cette Arpenteuse. Des années se sont écoulées avant que je comprenne qu'il fallait se donner à soi-même la permission de l'habiter. Se déclarer dans le Château, c'est affirmer son plein droit de s'y trouver sans rien

justifier. L'appartenance au lieu magique s'énonce et se réalise au même instant, comme si jamais la question ne s'était posée.

J'y suis.

Dans les contes des *Mille et Une Nuits*, une voix prononce la formule magique : « Sésame, ouvre-toi ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. La porte s'efface et le trésor se révèle aux yeux émerveillés. Dans leur intuition de la langue, les enfants commencent leurs jeux par cette expression imparable : « on dirait que... »

Le plus souvent, dans la vraie vie, les mots s'écoulent sans rien apaiser ni transformer. On répète inlassablement, on rejoue, encore et encore, la même mélodie, les mêmes choix inconscients, les mêmes impasses. On y ajoute quelques timides variations, quelques ornements sans enjeu ni conséquence. On patine, on s'enlise. On tourne à vide. Voie sans issue.

J'étais et je n'étais pas dans le Château.

Y être ou ne pas y être, voilà la question.

Quelque chose résistait.

La ritournelle intérieure ne tarissait pas, son refrain me tourmentait encore : Où suis-je chez moi, chez nous, à la maison ? Existe-t-il un espace sans combat ni danger ? Ici ou ailleurs ? Maintenant ou jamais ?

Sensation d'un déséquilibre, d'une intranquillité persistante.

Tout à la fois comblée et sans ailes, sans nageoires, sans jambes ni pieds pour marcher. Gorge serrée,

boule au ventre, épaules tendues, respiration hachée.
Une impression persistante de vivre hors sol, hors soi.

Dans le va-et-vient du monde

Lorsque, sur le divan, d'associations en associations, je dérivais sur les océans de l'inconscient, émergeaient des angoisses qui traversent les générations, la culpabilité des survivants, l'innommable qui pourrait rejaillir sans qu'on puisse l'anticiper ni lui échapper. Je me sentais requise de maintenir une vigilance de chaque instant, rester sur le qui-vive. Comme si le corps devait toujours demeurer en alerte, ne jamais baisser la garde, prêt à parer au combat ou à fuir.

Vivre sur le qui-vive. Épuisant.

Mes parents m'avaient donné la vie ; c'était comme un miracle, une naissance après la mort venue d'Allemagne. Consciemment, ils souhaitaient m'offrir leur foi dans l'avenir, leur rage de vivre. À leur insu, tapi dans l'ombre, ils me transmettaient le lait noir de leurs cauchemars, de leurs effrois.

Ils me voulaient heureuse, en bonne santé, je l'étais, mais.

À n'en pas douter, j'étais une enfant vive, joyeuse, espiègle ; mon père me surnommait avec tendresse Chenapan. Pirouettes, toboggan, trottinette, patins à roulettes, je dansais, chantais, jouais, me déguisais, faisais le pitre.

La ligne de l'horizon me plongeait dans un mélange de fascination et de trouble. Construisant des châteaux de sable sur de vastes plages ou des forteresses de cailloux sur d'étroites criques, toujours mon regard se laissait aimer, happer par cette ligne singulière qui au lointain liait le ciel et la mer. Si j'avais pu la toucher... Se pouvait-il qu'il n'existe rien, absolument rien derrière elle, qu'elle se déplace sans qu'aucune rive puisse être atteinte, qu'au-delà de l'horizon scintille seul l'horizon, toujours évanescent, insaisissable. Une chose peut-elle donc être à la fois réelle et irréelle, authentique et illimitée ?

Face à l'horizon se levait alors le désir d'embarquer vers le large, de partir à l'aventure jusqu'au bout du monde.

Plus tard, à l'adolescence, quelque chose s'est grippé.

La crainte et la paralysie ont supplanté, étouffé la curiosité, l'élan, la hardiesse.

Spontanéité et légèreté se sont évanouies. L'imagination qui avait longtemps été le terreau fertile de ma joie de vivre, de ma créativité quotidienne, se retournait contre moi. Elle jouait double jeu, m'épaulait encore, me trahissait déjà. Elle n'était plus fiable. Une armée de dragons s'était mise à son service. À l'improviste, ils surgissaient, m'empêchant de respirer.

Un mince film s'interposait désormais entre moi et le monde.

Le jour anniversaire de mes vingt et un ans, un 15 juillet, à Vienne, je pris la décision d'entreprendre une psychanalyse. Je ne parvenais plus à traverser la rue, seule.

Qu'est-ce que ce symptôme signifiait, qu'est-ce qu'il racontait à ma place ?

Je cherchais les mots pour dire ce vertige.

De tout mon être, j'aspirais à percevoir, à éprouver, à vivre la transition entre soi et l'espace comme un prolongement naturel, un emboîtement non conflictuel entre le dedans et le dehors, une immersion, une continuité fluide. Sans heurts, sans à-coups, comme le déferlement des vagues qui naissent des vagues précédentes puis enfantent les vagues suivantes. Retrouver entre mon corps et le monde la simplicité de l'évidence. Me sentir en sécurité dans ma propre peau, puis, par osmose, ouvrir ce sentiment apaisé aux espaces extérieurs, en cercles concentriques. Ne pas craindre de voir surgir la horde des dragons.

Je déroule la liste de mes questionnements en boucle.

Où suis-je chez moi ? Ici, là-bas, ailleurs ? Serais-je un jour ici chez moi, chez moi là où je suis ? Y a-t-il une harmonie possible entre son corps, sa maison et le monde ? Une sensation, stable, paisible, qui perdure malgré les turbulences, ou avec elles, qui les épouse sans effroi ? Une habitude douce.

Une forme d'indifférence bienheureuse.

Le rêve de voler comme un oiseau à travers le ciel.

Que ressent la mouette lorsqu'elle déploie ses ailes, se laisse porter par le vent, sans s'inquiéter de ce qu'elle laisse derrière elle, ni s'affoler de ce qui l'attend au loin. Ailes étendues, vol plané, arrêt, reprise. Tout s'enchaîne. A-t-elle besoin de repos, une branche l'accueille, une pointe de rocher. Se sent-elle donc partout chez elle ? L'oiseau appartient au monde et le monde appartient à l'oiseau. Bien sûr, il n'y a là ni appartenance ni possession. Le vivant cohabite en un immense écheveau commun. Nous, les êtres humains, ne sommes pas des hôtes particuliers. Pourquoi cette évidence d'une symbiose corps-monde m'est-elle pourtant si difficile à éprouver ? Presque hors de portée. Comme il serait doux de se sentir chez soi quelque part ; d'être un corps à l'abri de sa peau, dans une maison-enveloppe, dans un espace-temps où le dedans et le dehors s'épouseraient comme la danse des nuages. Éphémère, aléatoire, paisible. Sans hésitation, sans déracinement.

Existe-t-il, pour moi, un lieu où l'espace cesserait d'être un doute, un exil, une conquête incertaine ? Pourrais-je un jour faire corps avec l'espace qui m'englobe, cesser de me sentir en transit, en embuscade, cachée en moi-même ?

Si j'étais une libellule, une glycine, une anémone de mer (une mésange, une lionne, une baleine, une clématite), je me confondrais avec la vie même. Être ici ou ailleurs, peu importerait, ma place dans l'univers

irait de soi. Elle ne serait ni une interrogation ni une possible souffrance. L'oiseau ne demande pas au ciel de l'accueillir ni la plante au soleil de l'accepter. Nous formerions une seule et même entité, souple, mouvante et réciproque. Lorsque les nuits d'été j'admire la Voie lactée, je ne me sens nullement prisonnière des catégories d'exclusion qu'inventent les hommes : le genre, la nationalité, la couleur de la peau, les opinions, les goûts, les origines ou préférences religieuses, sociales, culturelles. Vivante parmi les vivants, atome parmi les atomes, le cosmos ne me juge pas, ne me trie pas, ne me colle pas d'étiquette, ne me tatoue nul numéro.

Notre corps est notre première maison

*Loin que le sensible s'oppose à l'intelligible,
ils sont eux-mêmes enchevêtrés l'un à l'autre,
dans le même tissu comme autant d'expériences.*

Maurice Merleau-Ponty

L'enfance tutoie l'univers, le prend en soi et l'explore. Avant d'être pétris d'autres croyances, les tout-petits sont spontanément animistes. Les frontières entre l'animé et l'inanimé demeurent encore poreuses, labiles. Pierres, animaux, objets domestiques, camarades, tous appartiennent à la même aire de jeux, de récits héroïques, de rêveries infinies. Plus

tard, l'éducation imposera de penser que nous avons un corps ; mais, à l'origine, l'enfant est son corps, dans la plus immédiate des certitudes.

La perception du monde, pour tout être vivant, s'élabore grâce aux perceptions de son propre corps. Nos cinq sens nous ouvrent l'accès au monde extérieur. Un sixième sens, souvent oublié mais fondamental, assoit notre sentiment d'identité : la sensibilité somatique, les perceptions de l'espace intérieur du corps, de sa vie vibrante, de sa position dans l'espace à chaque mouvement. La cartographie de notre monde interne comprend trois sortes de signaux corporels envoyés à notre cerveau. Les récepteurs de la sensibilité viscérale (digestifs, cardiaques, pulmonaires...), les récepteurs de la sensibilité superficielle du toucher et les récepteurs de la sensibilité profonde – des muscles, des os, de la perception de notre corps dans l'espace en lien avec la gravité. Chaque articulation, tendon, chaque viscère, chaque part de notre corps nous envoie des messages grâce à des récepteurs spécifiques qui nous donnent connaissance, non pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de nous-même. Sans ces capteurs de soi, nous ne pourrions éprouver notre corps comme étant le nôtre. Sans la perception physiologique de soi, on ne pourrait pas se vivre comme différent d'autrui, de notre environnement immédiat. Ce GPS sophistiqué de notre atlas intérieur crée à tout instant un sentiment familier : celui d'habiter son corps, de le reconnaître comme sien, de le situer dans l'espace,

d'exister avec et par son corps, d'avoir sans équivoque la certitude d'être soi.

Comment se sentir chez soi quelque part sur cette terre, cette question qui me hante ne trouvera de solution, je le pressens, ni avec l'aiguille d'une boussole ni grâce aux coordonnées de latitude et de longitude, calculées en degrés, minutes et secondes. Le seul point sur la planète, entre équateur et méridien de Greenwich, que je puisse explorer, habiter et aimer, le seul territoire que je puisse nommer mien, qui porte mon nom, « c'est moi, Lydia », c'est mon corps-maison-monde, mon corps comme lieu et comme expérience.

Lorsqu'un traumatisme familial traverse les générations, il s'inscrit simultanément dans le corps et dans le psychisme : dans l'unité de notre corps-psyché.

Prenons la métaphore de la pièce de monnaie dont on ne peut séparer le côté pile du côté face pour exprimer la synthèse indissociable de notre corps-esprit. Lorsqu'un poinçon traverse une pièce de monnaie, ce sont ses deux faces qui se retrouvent trouées. « C'est l'état de la pièce de monnaie dans ses deux côtés, vue comme la même chose sous ses deux aspects différents, qui se trouve modifié », aurait pu écrire Spinoza.

Ainsi agit le traumatisme, qui creuse les blessures tout à la fois dans notre inconscient et dans notre corps, comme une même action sous ses deux aspects

différents. Pour dissoudre le trauma, ses traces sensorielles doivent être perçues, éprouvées et accueillies au même titre que les récits qui les accompagnent.

Sensations et narrations tressent notre identité.

Au-delà des mots, ai-je pu emmener mon corps sur le divan ? A-t-il reçu sa part d'hospitalité ? Ai-je pu réinvestir l'éprouvé corporel comme contenant et contenu des pensées et de l'imaginaire sans plus les dissocier ? Accorder le langage et le langage corporel pour nouer, avec plus d'harmonie et de confiance, l'intimité du moi et l'extériorité du monde. Pouvoir ensuite, avec la saveur retrouvée de soi, retourner goûter aux saveurs du monde.

Freud ne doutait pas de l'inscription précoce du vécu corporel dans l'inconscient. Certains psychanalystes ont-ils cessé d'y prêter attention ? Ont-ils préféré donner raison à Descartes plutôt qu'à Spinoza ?

L'imagination pour seule adresse

Si les hasards de l'Histoire m'ont fait naître au cœur de l'Europe, à Bruxelles, plutôt qu'à Paris, New York, Rotterdam, Montréal, Tel-Aviv ou Buenos Aires, je suis et demeure Fille de Résistante française. À vingt ans, ma mère a choisi d'entrer dans l'armée de l'ombre pour combattre l'occupant nazi. Si Jacqueline n'était pas revenue d'Auschwitz, l'été 1945, à Paris, au Lute-tia, je ne serais pas née. Si elle n'avait pas noué le

14 juillet 1946 une cocarde bleu-blanc-rouge à son lit de sanatorium, peut-être n'aurait-elle pas séduit mon père. C'est devant la pierre tombale du Mur des Noms, dans la cour du Mémorial de la Shoah dans le Marais, que je peux me recueillir, pleurer mes disparus, les morts sans sépulture de ma famille maternelle, balbutier leurs prénoms et leurs noms, gravés parmi d'autres noms et prénoms, poser une bougie auprès d'autres bougies. De petits cailloux parmi les petits cailloux.

Se souvenir des morts pour ne pas oublier de vivre.

C'est au jardin des Tuileries, à Paris, que j'ai fait mes premiers pas. Une petite photographie aux bords dentelés a fixé ce moment. Entre surprise et jubilation, je me dresse sur mes petites jambes. Découverte de la verticalité, encore vacillante, neuve, enivrante. L'instant de bascule. Ne plus se déplacer à quatre pattes. Les jambes se redressent, donnent appui et mouvement. Mes points d'appui. Mes mouvements. Avez-vous remarqué que souvent les enfants commencent à marcher en s'éloignant de leurs proches ?

Mon enfance, plongée dans un bain sonore polyglotte (russe, allemand, anglais, italien, hébreu, yiddish, néerlandais...), m'a offert les nuances du sens sous les phrases, la part intraduisible de toute langue. Les mots d'un alphabet ou d'un autre, peu importe, j'aurais pu devenir une écrivaine anglaise, russe, israélienne ou italienne. Écrire c'est toujours déjà traduire. Tenter de

jeter un pont entre l'intime et l'expression partageable de cette intimité, sculpter le singulier au pluriel. Composer avec le vague et l'intraduisible de toute langue pour dire l'océan des affects et des expériences.

Sur cette trame polyphonique, ma mère tissait des récits empreints de nostalgie qui exaltaient le Paris des peintres du Bateau-Lavoir, des surréalistes, le Saint-Germain du couple Beauvoir-Sartre, l'oasis des artistes et écrivains du monde entier. Née au bord du Rhin, avec son accent de Tourangelle cultivé avec fierté, ma mère m'a offert la langue française, sa langue d'adoption, sa langue d'amour. Matrice. Matrimoine. Première maison des lettres.

Le bonheur de se blottir dans un *e* muet.

Vienne. Venise. Paris.

En compagnie de Freud, mon grand-père d'adoption, j'ai parcouru Vienne, déambulé de la Berggasse au Prater, visité les cafés, les librairies, les théâtres, vibré à l'audace, à l'enthousiasme de son avant-garde, touchée par son identité blessée, sa quête de liberté. Avec Giacomo Casanova, mon grand-oncle excentrique, j'ai aimé Venise, son labyrinthe d'eau et de pierre, de couleurs, de fastes et de secrets, et par-dessus tout ce goût têtu du bonheur, ce désir de vivre pour écrire et d'écrire pour vivre.

À Paris, Rive gauche, mon cœur bat plus vite. Au sud de la Seine, avec ses ruelles biscornues, soustraites à la rage du baron Haussmann, hantées

par tant de fantômes qui flottent comme autant d'amis imaginaires, dans ce petit coin du monde, je me sens un peu moins perdue qu'ailleurs. Là où peuvent dériver mes rêves, là où se répand une brume de fiction pour envelopper la réalité, là est ma maison, mon Paris Fantasme. Un je-ne-sais-quoi d'impalpable dans l'air qui ouvre les poumons de l'imagination, fait battre le cœur à l'unisson de la légende et des siècles, l'impression d'appartenir à un espace-temps plus grand que soi, fabuleux, romanesque, mythique.

Détour par l'enfance

*C'est là que mon esprit retourne toujours.
À Ashfield. Ô ! ma chère maison, mon nid,
mon gîte. Le passé t'habite, ô ma chère maison.*

Agatha Christie, *Une autobiographie*

Alors que j'esquissais au cours de l'année 2012 les prémisses d'un livre sur l'enfance, je me plongeai dans les autobiographies de Nathalie Sarraute, Agatha Christie, Nabokov, Walter Benjamin, je lus l'*Autoportrait* de Man Ray. Son adresse de la rue Campagne-Première m'était familière ; je ne m'attendais pas à découvrir, après quatre cents pages de lecture, qu'il avait vécu les vingt-cinq dernières années de sa vie, entre 1951 et 1976, avec son épouse Juliet, dans un

atelier au 2 *bis* rue Férou. Soudain cette ruelle, à deux pas de ma tanière parisienne, cette allée que j'avais si souvent empruntée pour monter au jardin du Luxembourg, ou en descendre, sans y prêter une attention particulière, si ce n'est le plaisir de flâner dans une voie peu fréquentée, quasi piétonnière, presque provinciale, cette rue devint l'obscur objet de tous mes fantasmes.

Comme tout le monde, je savais que le mousquetaire Athos en avait été l'hôte littéraire, que Georges Perec la décrivait depuis le café de la Mairie dans sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, puis, soudain, il y eut un événement singulier. Le 1^{er} mai 2012, peints à main levée par un calligraphe sur le long et haut mur d'enceinte de l'hôtel des finances du VI^e arrondissement, je découvris les premiers vers du « Bateau ivre » d'Arthur Rimbaud.

Ma curiosité s'emballa.

La rue Férou cessait d'être une rue parmi les milliers de rues, elle devenait une obsession, le lieu de ma question existentielle : où suis-je chez moi dans le monde ? Où puis-je poser ma valise sur cette planète sans que le sol se dérobe sous mes pas ?

Ce livre s'est bâti, non pas au cordeau, ni à angles droits, mais tout en courbes et zigzags, telles la géométrie des fractales, la course du cavalier sur le damier du jeu d'échecs, au gré du hasard, un pas en avant, trois pas en arrière, comme la promenade des pions

sur les cases d'un jeu de l'oie. Dans le joyeux désordre d'une partie de colin-maillard, les yeux bandés, le cœur battant.

Voulez-vous jouer avec moi ?

Le jeu du portrait chinois

Paris est l'abrégé du monde.

Marivaux

SI CETTE RUE DE PARIS ÉTAIT...

une histoire d'amour, ce serait *La Princesse de Clèves*,
un chant révolutionnaire, *L'Internationale*,
une série de photographies, le vieux Paris d'Eugène
Atget,
un Prix Nobel de littérature américain, Ernest Hemingway,
une visite royale au XVII^e siècle, celle d'Anne d'Autriche,
un très jeune séminariste amoureux, Claude-Maurice
de Talleyrand,
une écrivaine scandaleuse, la Colette de *Chéri* et du
Blé en herbe,
un hôtel particulier, celui de François Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des îles de France et de Bourbon, personnage de *Paul et Virginie*,

une amitié littéraire, M^{me} de La Fayette et M. de La
 Rochefoucauld,
 un couvent de moniales, les dames de l'Adoration per-
 pétuelle du Saint-Sacrement,
 une comédienne du XVIII^e siècle à qui l'on dédia la plus
 fastueuse demeure, M^{lle} de Luzy, de la Comédie-
 Française,
 un jeune philosophe dans sa mansarde, Hippolyte
 Taine.

SI CETTE RUE ÉTAIT...

un mousquetaire du roi, ce serait Athos,
 une dynastie de libraires-éditeurs, la famille Belin,
 un atelier de peinture au XIX^e siècle, celui d'Henri
 Fantin-Latour,
 une enfance, celle de Jacques Prévert,
 un chimiste à la veille d'être guillotiné, Lavoisier,
 une revue, *Les Temps modernes*,
 un architecte classique, Jean-François Chalgrin,
 une librairie slave, « L'Âge d'Homme »,
 un hôtel ecclésiastique du XIX^e siècle, l'hôtel Fénelon,
 une des chambres de l'hôtel Fénelon, celle d'Ernest
 Renan,
 un opéra de Massenet, *Manon*,
 une maison d'étudiants où Barthes et Foucault firent
 leurs premières conférences, la Maison des lettres.

SI CETTE RUE ÉTAIT...

un mystique, fondateur de la compagnie des Prêtres
de Saint-Sulpice, ce serait Jean-Jacques Olier,
une reine du Tout-Paris, l'extravagante São Schlumberger,
un jeune noble apprenant ses humanités à l'Académie
équestre, Saint-Simon,
une factrice de claviers de piano pour les doigts des
jeunes enfants, Anne Soria,
un mariage à l'église Saint-Sulpice, les noces d'Adèle
et de Victor Hugo,
une voisine féministe révolutionnaire, Olympe de
Gouges,
un baptême en l'église Saint-Sulpice, celui de Donatien
Alphonse François de Sade, le 3 juin 1740,
et le jeudi 7 juin 1821, celui de Charles Baudelaire,
une romance tragique, *L'Adieu aux armes*,
un visiteur du soir, Voltaire,
une fine épée, celle du professeur d'escrime M. Fontana,
un espion arrivé de Basse-Saxe, le philosophe et
mathématicien Leibniz,
une halte avant l'exil, celle de Chateaubriand,
un asile, dans la rue d'à côté, celui de Condorcet,
une figure de la mythologie, la Sphinge,
un des personnages de Proust, inspiré par Robert
de Montesquiou, mémorialiste de son ancêtre,
d'Artagnan : M. de Charlus.

SI CETTE RUE ÉTAIT...

un poème de cent vers, calligraphiés à main levée sur
 le mur aveugle de l'hôtel des impôts, ce serait
 « Le Bateau ivre » d'Arthur Rimbaud,
 une des personnalités préférées des Français, Jean-
 Jacques Goldman,
 un petit-fils d'un grand scientifique, celui de Pasteur,
 une des figures majeures de l'art du XX^e siècle, Man
 Ray,
 un personnage diabolique de Balzac, Melmoth,
 une union au printemps 1864, celle de M^{lle} Carré,
 femme de chambre, et de M. Valde, gendarme
 au Louvre,
 un financier normand monté à Paris, Étienne-Nicolas
 Landry de Freneuse,
 une silhouette du voisinage, au XVI^e siècle, Ambroise
 Paré, chirurgien des rois,
 un des maris de Colette, Henry de Jouvenel,
 une boutique d'orfèvrerie d'objets religieux, celle
 d'Alexandre Chertier,
 un fait divers tragique, l'assassinat d'une jeune fille
 jetée dans la Seine, Elisa Rausch,
 une assemblée d'artistes, venus de Copenhague,
 Bruxelles et Amsterdam, les fondateurs du mou-
 vement Cobra,
 un menu, gravé au bas d'un mur, en 1889, l'évocation
 d'un pot-au-feu,
 une phrase... celle écrite par Georges Perec, assis au
 café de la Mairie, le 20 octobre 1974 à 13 h 05.

SI CETTE RUE ÉTAIT...

un personnage de la Renaissance française, seigneur de Fortoiseau, procureur au Parlement de Paris sous le règne de François I^{er}, propriétaire d'un clos dans la partie méridionale du quartier de Saint-Germain-des-Prez, acheteur, le 9 février 1518, des arpents de terre où s'ouvrit une nouvelle voie parisienne qui cinq cents ans plus tard porte toujours son nom, ce serait l'énigmatique sieur... Étienne Férou.

La rue Féroù

Ce que je voudrais, disait Lucien, c'est raconter l'histoire, non point d'un personnage, mais d'un endroit, – tiens, par exemple, d'une allée de jardin, comme celle-ci, de raconter ce qui s'y passe – depuis le matin jusqu'au soir.

Gide, *Les Faux-Monnayeurs*
(la scène se passe au jardin du Luxembourg)

Ici nous sommes sur le balcon du monde.

Un peu à l'écart, en pente douce, discrète, ondoyante, mystérieuse, la rue dont je vais vous conter l'histoire, entre portraits et autoportraits, archives et fantômes, compte à peine une dizaine de maisons.

Née il y a cinq cents ans, elle cristallise, sur une toute petite parcelle de territoire, l'intensité et l'étrangeté des vies humaines. Presque toutes les rues de Paris sont habitées par de bavards revenants. Les lieux ont une âme, un esprit, un génie, une personnalité singulière avec qui entrer en dialogue, engager la conversation. Les façades des maisons et les pièces qu'elles

déroberent à la vue recèlent des secrets, bruissent de mille histoires à qui tend une oreille curieuse.

Ici, dans cette mince artère, orientée nord-sud, sertie d'une vaste place à l'italienne d'un côté et d'un splendide jardin à la française de l'autre, dans ses hôtels particuliers et ses demeures anciennes, à l'abri de ses architectures décorées, de ses cours intérieures, se sont donné rendez-vous des figures de jadis, des personnages de fiction, des anonymes et des célébrités, silhouettes en pointillé ou personnalités attachantes : des vies enchevêtrées.

Une rue, à l'image de toute société, compte ses couche-tard et ses couche-tôt, ses héroïnes et ses salauds, côte à côte, artistes et militaires, francs-maçons et gens d'Église, artisans et aristocrates, libraires et analphabètes, joyeux lurons et tristes sires, alcooliques et amateurs de citronnade, joueurs de cartes et collectionneuses d'orchidées, socialistes et fascistes. Dans une rue, l'état civil retient les naissances, les mariages et les décès. Les notaires comptabilisent les ventes et achats immobiliers, les donations, les inventaires après décès, les dettes à rembourser. Les associations professionnelles listent leurs membres ; les petites annonces des journaux recueillent les enjeux de la vie au quotidien, les faits divers racontent les tragédies intimes. Les archives conservent des bribes de vies vécues, dérisoires, essentielles.

La rue Férou réunit sous ses toits un nombre surprenant de grands noms de la littérature française et étrangère. Les maisons d'écrivains y côtoient les maisons de leurs créatures imaginaires. Le vertige me saisit en imaginant ce que pourraient se raconter les personnages et leurs auteurs, entre les lignes des manuscrits, se frôlant et s'inventant des conversations inédites : M^{me} de La Fayette avec Georges Perec, Proust et Dumas, le Melmoth de Balzac s'adressant au couple d'amoureux de *L'Adieu aux armes* d'Hemingway, l'enfance de Prévert tutoyant l'adolescence de Rimbaud, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan rencontrant ceux de Talleyrand, le jeune Chateaubriand se disputant avec le vieux Voltaire, les poèmes adressés à M^{lle} Luzy rivalisant d'éloquence avec les vers de Michel d'Amboise, les premières ébauches philosophiques d'Hippolyte Taine, en pleine joute avec celles de Foucault ou de Barthes, et le « Chéri » de Colette faisant rougir la princesse de Clèves.

La rue Férou accueille d'improbables hasards et de vrais rendez-vous. Occasion de dialoguer avec des amis imaginaires, de faire la connaissance de parfaits inconnus. Exercice d'admiration et exercice d'hospitalité.

Trouver-crée le monde, l'observer, le cliver, le tailler, le polir, le révéler en cinquante-sept facettes comme la taille d'un brillant qui, avec ses huit cœurs ou flèches, multiplie à l'infini les feux de la vie.

J'arpenle plus volontiers les pages des livres et des manuscrits que l'asphalte des villes. La littérature m'abrite, m'exalte et m'apaise. À défaut de traverser l'espace avec aisance, la liberté m'est donnée de conduire une recherche sur l'aura des lieux. Si les murs parlent à voix feutrée, loin du brouhaha du monde, une oreille butineuse pourrait en capter quelques murmures, se laisser séduire par ses petites musiques.

Presque à mon insu, cette ruelle parisienne est devenue l'espace de déambulations fictionnelles, de recherches dans les archives, bibliothèques réelles ou virtuelles. La tentation est grande de se perdre dans les pièges de l'érudition encyclopédique, le furieux désir de tout savoir, d'atteindre à une forme de totalité. Puis l'incomplétude reprend le dessus, le chantier demeure ouvert, inachevé.

Entre vies romantiques et vies romancées, entre Histoire et intimité, la rue Férou invite à découvrir l'expérience des autres à partir de sa propre sensibilité, puis à se laisser modeler, tracasser, bousculer par leurs existences.

Un peu comme dans le cabinet du psychanalyste, grâce à cet étrange pas de deux, ce dialogue entre deux inconscients, cette curieuse alchimie de la pensée, état de conscience particulier, poreux, soudainement synchrone et fluide, qui fait résonner la vie psychique d'une personne, l'amplifie au contact d'une autre. Le monde intérieur, légèrement diffracté, décentré, s'ouvre à l'inédit, l'insu, l'invu. Parfois. Peut-être.

À la manière d'un puzzle baroque, le projet de ce livre trouve sa genèse dans mes tensions irrésolues pour habiter l'espace, dans le conflit permanent entre l'ici et l'ailleurs, sentiments d'appartenance et d'exil, de bien-être et d'intranquillité. Désir d'être chez soi quelque part dans le monde, dans un petit bout de rue, habiter sous un toit, à l'abri de mon propre corps, enfin apprivoisé.

La rue Férou serait-elle une rue à ma taille ?

Le temps froissé

Dans la marine, on s'oriente avec le couple de repères bâbord et tribord. Au théâtre, depuis le XVIII^e siècle, on se déplace, sur la scène, côté cour ou côté jardin, on disait jadis côté roi et côté reine ; dans une généalogie, on s'attache à la branche maternelle, à la branche paternelle. Sur un échiquier, les pions et pièces blanches s'opposent aux noires. La médecine explore notre cerveau gauche et notre cerveau droit.

Marcel Proust partage les promenades de son enfance entre celles du côté de chez Swann et celles du côté du château des Guermantes :

[...] cette habitude que nous avons de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une

fois du côté de Guermantes, les enfermait pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaissables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux d'après-midi différents.

La révélation, au cours du *Temps retrouvé*, que ces deux mondes ne sont pas inconciliables, lui est offerte par Gilberte, qui lui propose d'« aller à Guermantes en prenant par Méséglise, c'est la plus jolie façon ». Toutes les idées de son enfance en sont bousculées.

C'est comme si elle m'avait dit : « Tournez à gauche, prenez ensuite à votre main droite et vous toucherez l'intangible, vous atteindrez les inaccessibles lointains dont on ne connaît jamais sur terre que la direction, que (ce que j'avais cru jadis que je pourrais connaître seulement de Guermantes, et peut-être, en un sens, je ne me trompais pas) le « côté ».

Au seuil de ce voyage, une hésitation. Quel parcours privilégier pour raconter les lieux ? Découper l'espace en tranches historiques ? Choisir l'unité de l'espace pour y accueillir le foisonnement des siècles ?

Montre ou boussole ?

L'intuition m'invite à lever les yeux sur chacune des maisons, à tour de rôle, comme on découvrirait le visage d'une personne inconnue, pour y déchiffrer ce qui luit avec plus ou moins de mystère, de transparence, de contradictions : l'expression d'un regard

dont chaque œil confie autre chose, les traits des sourcils qui ponctuent presque involontairement les infimes changements d'humeur, les mouvements des lèvres qui contredisent les mots prononcés. Ainsi se donnent à découvrir les portails des maisons, leurs fenêtres, étages, balcons, toits ou décorations.

Qui a vécu, aimé, pensé derrière ces masques de pierre ?

Faut-il, à la manière d'un facteur, arpenter le côté pair puis le côté impair, suivre un trottoir puis parcourir celui d'en face, cheminer en fer à cheval ? Ou enjamber la chaussée, zigzaguer, pour enfiler comme un collier de perles chaque maison dans sa suite arithmétique, 1, 2, 3, 4, 5... C'est ce choix que je fais.

Comme on possède tous les âges à chaque âge, ainsi chaque maison rassemble tous les siècles en un même lieu.

Ma rue Férou

La rue Férou n'est pas seulement la rue Férou, elle est devenue ma rue Férou.

Comme dans les ruses obliques du rêve, où tout se métamorphose, se déplace, se condense, ma rue Férou raconte en creux l'arbre généalogique d'un monde assassiné qui me hante dont je tente d'apprivoiser la douleur par cet étrange détour.

La question existentielle chuchote à mon oreille : « Cherches-tu un chez-toi quelque part ou cela t'est-il impossible parce que habitent en toi les disparus ? Cherches-tu moins un abri pour toi que pour eux ? En te lançant dans cette folle entreprise, ce chantier démesuré, as-tu voulu comprendre ce que signifie un monde humain qui serait habitable ? Peut-on jamais faire d'un lieu le sien ? Y a-t-il jamais eu pour qui que ce soit une rue qui soit "sa rue" ? Toutes les rues du monde ne sont-elles pas des fantasmes ? Peut-être est-ce de cela que tu rêves... que *ta rue Férou*, avec

ses mots, ses morts et ses vivants, soit enfin un lieu où l'intimité et l'altérité s'entrelacent. »

Quand la porte de mon cabinet de psychanalyste s'ouvre, je suis prête à tout écouter, à tout entendre. Dans ma ruelle multiséculaire, je veux recueillir toutes les voix, même les plus dissonantes, celles qui bousculent ou offensent. Je ne veux ni trier ni choisir, mais accueillir ce qui tombe dans mon escarcelle, explorer toutes les associations, du moins étrange au moins familier, les apprivoiser et les assimiler, aussi loin que je peux, et même quelques crans au-delà. C'est la beauté du pari.

Car aucune identité ne se tisse jamais hors de la présence d'autrui, elle s'échafaude, comme la vie, dans une intrication complexe, un chevauchement subtil. Il n'y a pas d'autre communauté que celle des vivants. Je ne peux raconter l'histoire singulière d'où je viens sans prendre en compte toutes les autres histoires, les histoires autres.

Sans doute ai-je voulu, ai-je dû traverser tant d'archives, démêler tant de généalogies, résoudre tant d'infimes énigmes, pour abriter les millions de disparus qui, dès avant ma naissance, accompagnent mon souffle, mon pouls, chacune des cellules de mon corps. Il me fallait chercher à rencontrer des aventures, des destinées, des stèles, des vies, dans une rue où je n'ai pas vécu, pour « sauver » toutes celles et tous ceux

que je n'ai pas connus, que je n'ai pu ni connaître, ni aimer, ni sauver.

Comment comprendre l'intensité qui m'envahit jusqu'à l'absurde depuis cinq ans pour tisser ce livre, sinon par cette conviction d'un commun destin de tous les êtres humains. Ce qui arrive à chacun arrive à tous. Nos histoires singulières sont liées à toutes les autres histoires. Récits collectifs et récits de soi s'interpénètrent, indissociables. Il n'y a pas de soi sans les autres. On est dans le même monde. Sous la rue Férou, « ma rue Férou » ne conte pas seulement des histoires de vies majuscules ou minuscules, mais la nécessité de rendre leurs noms à des silhouettes assassinées, reconstituer des bribes de leurs existences, et faire revivre côte à côte, dans un même voisinage, celles et ceux qui ont disparu et celles et ceux qui les ont fait, ou laissé, disparaître.

Ma rue Férou est le lieu d'une autobiographie au pluriel. Hantée par le cortège de celles et ceux dont il ne reste plus d'autre trace pour dire leur passage sur cette terre que des listes de noms.

Archives et fantômes

1635

Contrat de mariage entre Jean Pinot, colporteur suivant la cour, demeurant rue Cassette, paroisse Saint-Sulpice, fils de Pierre Pinot, menuisier, et de Marie Devaux, demeurant rue Férou à Saint-Germain-des-Prés, d'une part, et Jeanne Lange, demeurant rue des Canettes, fille de Cellerin Lange, gagnedenier, et de Nicole Nateu, d'autre part. Le futur demeure avec ses beau-père et mère ; la future réside avec ses père et mère ; la mère du futur est remariée à Martin Vallée, maître doreur.

1636

Le 30 avril, le procès-verbal d'une visite sur l'hygiène des rues de Paris juge sans appel la rue Férou : « en aucuns endroitz nette, et en d'autres avons vu plusieurs boues et fanges ».

1637

Le bail d'une maison rue Férou fait connaître Michel Picard, peintre ordinaire de M^{gr} de Metz.

1641

Une donation mutuelle entre époux datée du 22 décembre

évoque un artiste, Charles Girard, maître faiseur d'eau-forte à Paris, et Renée Prévost, sa femme, demeurant à Saint-Germain-des-Prés-lez-Paris rue Férou, paroisse Saint-Sulpice.

1642

Catherine Percey, épouse de Jacques Lacorne, maître de danse à Paris, rue du Vieux-Colombier, paroisse Saint-Sulpice, décédée cul-de-sac de la rue Férou, paroisse Saint-Sulpice, le 30 juillet.

1643

Transport moyennant 900 livres par Denise Poigneux, veuve de Louis du Fresne, élu en l'élection de Nemours, y demeurant, à Claude Bourssette, femme séparée de biens d'Émery Gitton, avocat en parlement, demeurant à Nemours, de 50 livres de rente à prendre en plus grande somme due

par la succession de Jean-Paul Le Comte, écuyer, seigneur de Dracqueville, La Motte et La House, auquel elle avait vendu une maison, jardin et jeu de boule à Saint-Germain-des-Prés-les-Paris, rue Férou, devant Messieurs Saint-Vaast et Legay, le 30 mars.

1643

Un notaire enregistre la constitution par Jean-Paul Le Comte, écuyer, demeurant rue Férou, à Jacques Legay, notaire au Châtelet, demeurant rue des Boucheries, à Saint-Germain-des-Prés, de 333 l. 6 s. 8 d. de rente, moyennant 6 000 l.

1645

Des artisans apparaissent dans les « Minutes et répertoires du notaire Étienne Corrozet » : Férou (rue) ci-devant rue des Prêtres, dans la rue de Saint-Pierre

qui est un cul-de-sac, paroisse Saint-Sulpice. Quittance de Sillevin Grou, maître couvreur de maisons, à J.-P. Le Comte, écuyer seigneur de Dragueville, de 1 918 £ restant à percevoir pour des travaux de couverture faits à quatre maisons se joignant.

1646

Un bail évoque une Académie équestre et nous fait connaître Bernardin Imbotti, époux de Marie Cardon, maître à voltiger des pages de la grande écurie du roi et professeur de mathématiques des pages de la reine, demeurant rue Férou. Il est l'auteur d'un livre publié cette même année, à Paris, chez la Veuve Jean Camuzat & Pierre Le Petit : *La Milice moderne, où sont comprises les évolutions tant de cavalerie que d'infanterie où l'on voit la manière de marcher, de loger, de camper...*

1646

Réclamation par Robert Flamant, marchand de vins, demeurant rue Montmartre, propriétaire d'une maison rue Férou où demeurent la veuve et les enfants de défunt Pierre Cousin, bourgeois de Paris, au sujet de 6 mois de loyer qui lui sont dus et pour lesquels il fait appel aux marguilliers de Saint-Sulpice.

1648

Le 2 juillet, convoi, service et enterrement de Guillaume Berthelot, sculpteur ordinaire de la feuë Reine mère, pris rue Férou (registre de Saint-Sulpice).

1650

Bail, pour 3 ans, par Isabelle Pena, veuve de Marc Pioche de La Vergne, maréchal des camps et armées du roi, tutrice de ses enfants (dont Marie-Madeleine, future comtesse

de La Fayette), demeurant
rue de Vaugirard, à Marie
Du Régnier, veuve de Charles
d'Angennes, seigneur
de La Loupe, et à Françoise
de Pommereul, femme
de Jacques d'Angennes,
seigneur de Merville,
demeurant rue Férou,
de la maison qu'elles habitent
déjà, comprenant un bâtiment
à porte cochère, cour, écurie
et jardin, moyennant
1 000 livres de loyer annuel.

1657

Bail par Renaud-René
de Sévigné à François
de La Fayette d'une maison
sise rue Férou.

1664

Logeait à la rue Férou le poète
Honorat de Bueil de Racan
(1589-1670), élu trente ans
plus tôt, en 1634, l'année
de la fondation de l'Académie
française, au fauteuil n° 30 ;
il est l'auteur des *Bergeries*,

*Psaumes pénitentiaux, Odes
sacrées sur les Psaumes,
et Mémoires sur la Vie
de Malherbe.*

La petite histoire
des querelles familiales
retiendra la transaction aux
termes de laquelle Honorat
de Bueil, demeurant rue Férou,
s'engage à payer à son fils,
Louis de Bueil, demeurant rue
de Gesvres, 750 livres pour
les termes échus
et à échoir jusqu'au 1^{er} octobre
1668, d'une pension annuelle
de 600 livres qu'il lui aurait
promise verbalement,
à la condition d'employer
cette somme pour « sortir
de Paris et aller à l'armée ou
ailleurs... fors en la ville
de Paris », et s'engage à lui
verser à l'avenir une pension
annuelle de 500 livres s'il a
quitté Paris avant le 19 février.

1677

Le 19 janvier a été fait le
convoi, service et enterrement
de Geneviève Veret, âgée

de 69 ans, veuve de Guillaume Berthelot, vivant sculpteur ordinaire du roi et de feu la reine Marie de Médicis, décédée rue Férou, et a assisté audit enterrement

M. Jacques Berthelot, avocat en la cour, fils de la défunte (registre de Saint-Sulpice).

1688

Rédaction de l'inventaire après décès d'Anne Esnault, à la requête de Guillaume-Gabriel Nivers (1632-1714), rue Férou, son mari, titulaire de l'orgue de Saint-Sulpice, organiste ordinaire de la chapelle du roi, maître de musique de la reine.

En présence de Jean-Baptiste Totin, organiste. L'inventaire relève des instruments de musique, des tableaux, de la vaisselle d'argent, des bijoux, une bibliothèque comprenant des livres de musique et, parmi les papiers, des lettres patentes du roi Louis XIV pour

l'impression des œuvres musicales de son époux : partitions pour orgue, messes, motets, hymnes et œuvre de théorie musicale parmi laquelle une célèbre *Dissertation sur le chant grégorien*.

1698

Quittance de Marie de Murat, veuve d'Étienne Daurat, conseiller du roi et doyen de la grande chambre du Parlement, demeurant rue Férou, et Dominique de Barberie, chevalier, seigneur de Saint-Contest, conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel, demeurant rue Culture-Sainte-Catherine, 6 644 livres 9 sols de principal. – Jean Akakia de Vaux, demeurant rue Neuve-Sainte-Geneviève, procureur de sœur Agnès de Saint-Thècle [Agnès Racine, tante de Racine], abbesse, et des religieuses de Port-Royal-des-Champs, 348 livres.

1699

Disparition de François
de Gauchet, rue Férou,
gentilhomme au service
de Monsieur, frère du roi,
époux de Françoise
de La Cropte.

Un instant, je me prends
à rêver qu'il s'agirait
de Françoise de La Cropte
de Saint-Abre, marquise
d'Argence, dont le peintre
Jean-Marc Nattier fit, en 1744,
un somptueux portrait au
nœud de taffetas extravagant.
Hélas, les dates ne collent pas.
Si François et Françoise se
marièrent, comme les archives
l'attestent, le 12 juin 1674,
la dame au portrait appartient
alors à une autre branche
de la famille.

1699

Contrat de mariage de
Pierre Motel, maître joueur
d'instruments, demeurant rue
Férou, fils de défunt Pierre
Motel, marchand fleuriste, et

de Marie Dinjon,
sa veuve, qui l'assiste,
et d'Anne Pillot. Parmi les
témoins : Étienne Motel,
maître joueur d'instruments,
frère, François Toulon,
hautbois dans le régiment
de l'Estrade, ami.

1701

Un bail lie dame Marie
Quathommes, veuve d'Adémar
de Barachin, demeurant
rue Ferrou, paroisse Saint-
Sulpice, à Antoine Baudout,
artiste, maître doreur à Paris,
y demeurant, près de la rue
de la Juiverie, à l'enseigne
« Le Château d'or ».

1702

Transaction consignée entre
René de Rotrou, docteur en
médecine, et Catherine Morin,
son épouse, veuve de François
Bonnemer, peintre ordinaire
du roi, tous deux demeurant
rue Férou, paroisse Saint-
Sulpice.

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité.*

La crémation des veuves en Inde.

Natalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*